

Centres et marges de la culture

SERGE FAUCHEREAU

Les pays étendus ont souvent de grandes métropoles qui contrebalaient l'importance de la capitale : les États-Unis, la Russie, la Chine, l'Inde, le Canada, l'Australie, etc. New York, Chicago, Los Angeles sont plus connus que Washington ; Saint-Pétersbourg a autant de prestige que Moscou, etc. Les pays moins vastes sont généralement centrés sur leur capitales – mais pas toujours : on connaît mieux Amsterdam que La Haye et Berne n'a pas l'attrait de Zurich ou Bâle. À l'étranger, la France signifie aussitôt Paris, comme Bucarest appelle à l'esprit toute la Roumanie. Pour qui n'est pas originaire de ces capitales, c'est un peu agaçant de se sentir discriminé comme provincial, même en oubliant notre propre ignorance. (Quelle est la capitale du Canada, de l'Australie, du Brésil, etc. ?) Restons tolérants envers l'ignorance, la nôtre ou celle des autres.

Je m'attarderai seulement sur les exemples de la Roumanie et la France, sans perdre mon affection pour leurs capitales respectives si attractives. Je précise que je suis un provincial, né à l'ouest au bord de l'Atlantique dans la plus petite province française, l'Aunis, si petite qu'on l'oublie et que notre administration omnipotente l'a incorporée à une entité plus grande, le département de Charente maritime. L'Aunis est loin de Paris. À chaque vacance scolaire j'allais toutefois dans le proche département contigu, la pauvre Vendée encore plus éloignée de la culture d'une époque qui ne s'intéressait pas à elle, désintérêt réciproque puisqu'elle ne comptait qu'une seule librairie dans la petite ville de Fontenay-le-Comte et pas un seul musée. Tous les pays du monde connaissaient cette situation durant les années de la seconde après-guerre et même longtemps après n'existaient pour la culture que Paris et de rares villes dans les marges provinciales. Enfant et adolescent, j'ai donc connu une de ces marges lointaines et acculturées. Ajoutons entre parenthèses que, là comme ailleurs dans le monde, la situation a changé – pas toujours autant qu'on le souhaiterait. Quant à la Vendée, remarquons qu'elle possède maintenant depuis quelques dizaines d'années aux Sables d'Olonne un grand Musée des beaux-arts particulièrement remarquable pour sa collection d'artistes roumains.

Les personnes qui ne sont pas natives d'une capitale se repèrent plutôt selon les points cardinaux : elles sont du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest. Dans la culture, comme dans l'agriculture, on se désigne volontiers selon les quatre points cardinaux (Les Chinois en ont un cinquième, très utile dans la conversation : le Centre). On dira donc que je suis de l'Ouest de la France dans un lieu imprécis loin de Paris.

Qui arrive à Bucarest arrive au pays d'Eminescu et de Brancusi, comme qui arrive à Paris doit se sentir chez Victor Hugo et Matisse, n'est-ce pas ? Or ces éminents personnages ne sont ni des Parisiens ni des Bucarestois. Eminescu est né loin de là, aux confins de la Moldavie et de la Bucovine, et Brancusi beaucoup plus au Sud, à Târgu Jiu ; le peintre Matisse est né dans le Nord de la France, dans la petite ville du Cateau-Cambrésis, et Hugo dans l'Est, à Besançon. Ces précisions géographiques ne

retirent rien à Voltaire ni à Arghezi mais disséminent considérablement les lieux d'origine de nos cultures. Constatons en souriant que, là encore, la campagne nourrit la ville.

Quoiqu'il en soit, la culture ne naît pas à partir d'un centre mais d'une concentration d'énergie largement venue de la périphérie. Une capitale se crée alors et accapare l'attention au détriment des marges. Avec ses nouveaux puissants médias dont nous attendions tant et qui finissent par nous contraindre, notre société présente nous laisse à penser que tout émane d'un centre omniscient, réel ou virtuel : la culture, la recherche, la richesse, la puissance. Les déplacements indispensables de la vie moderne et un univers centralisé qui tend à l'uniformité sous ses gratte-ciel n'ont pourtant pas drainé et absorbé toutes les forces des marges provinciales. Les monuments et les belles avenues de Paris et Munich n'avaient pas fait oublier au peintre Luchian les fleurs et les paysages moldaves. Vienne et Lisbonne n'ont jamais surpassé en attraits le village transylvain de Lancrăm pour le poète Lucian Blaga. Plus que les villes, les campagnes sont diversifiées : la campagne de Ion Creangă n'est pas celle de Liviu Rebreanu, moins encore celle de Panaït Istrati. Les impressions initiales sont indélébiles, comme les intonations et les accents locaux qui donneront à la langue écrite son grain particulier. C'est avec une plaisante émotion qu'on entendait Jean Giono rouler le français dans son accent du Midi, André Frénaud dans son accent bourguignon, Gaston Miron dans un québécois aux prononciations et aux inflexions impressionnantes. Les lignes d'un paysage sont aussi authentiques et précieuses que les consonnes et les voyelles dans une bouche. Mais qui en a mieux introduit dans la culture française qu'un petit jeune homme né dans l'improbable bourgade de Moinești ? Dans le cadre champêtre qui nourrira sa poésie en dépit du changement de langue, son intuition l'a poussé à rénover l'expression poétique en roumain puis surtout en français en y transférant les ruptures linguistiques et l'humour et sérieux de sa culture d'origine. Une greffe fertile et si bien réussie qu'elle ne sera qu'à peine perceptible dans les *r* de la voix de Tristan Tzara. (Je dirai un jour la valeur d'un accent local, contre le ton incolore et le langage *centralisé* des médias qui nous tiennent).

Notre monde qui, de plus en plus, apparaît gouverné par une toute puissante spéculation financière, est toujours prêt à brader les valeurs matérielles et spirituelles. On nous impose dès l'enfance des prothèses médiatiques qui devaient être un moyen au service de tous et asservissent finalement le plus grand nombre. Il faut bien constater qu'à tous, l'argent, force abstraite, veut imposer les mêmes livres, les mêmes spectacles, les mêmes produits de consommation, les mêmes jeux et bientôt la même langue sous la forme d'un anglais à la grammaire élémentaire, au vocabulaire réduit à l'essentiel, aux mots techniques abrégés et aux sigles. Tout n'est pas perdu, nous ne sommes pas encore des robots. Dans la mesure où désormais les hauts lieux de commandement ne sont pas nécessairement dans une grande agglomération, les capitales centralisatrices ont heureusement dû partager leur pouvoir avec d'autres centres insérés dans leur région, sans préjudice pour la cohésion du pays. Les capitales, les grands centres régionaux et jusqu'aux modestes bourgs à l'intérieur d'une même nation se préoccupent de leurs concitoyens et de leurs traditions particulières. C'est une chance de survie pour leur diversité culturelle et pour celles des autres pays.

« Sois toi-même » : Influence française et identité culturelle roumaine

VICTOR IVANOVICI

C'est un lieu commun d'affirmer que, dans tout le monde, il n'y a pas d'économie autosuffisante. Aucun marché national ne saurait se passer de produits, technologies et circuits commerciaux provenant de l'étranger, en même temps qu'il s'efforce d'envoyer vers l'étranger ses propres biens d'exportation. Ce va-et-vient est d'autant plus obligatoire sur le marché culturel. Là, les « échanges » obéissent au très bien connu jeu des *influences* et, faute d'y participer, c'est-à-dire de les subir et/ ou de les exercer, les « marchandises » concernées n'existent point.

Positif en soi, ce phénomène renferme cependant maints dangers. Tel qu'en économie dépendre d'un seul fournisseur/ acheteur extérieur peut entraver le développement de la production interne, de même en culture l'influence de source et de sens unique met en péril, dit-on, le profil *identitaire* du destinataire.

Depuis (au moins) la troisième décennie du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, l'influence de France sur la vie sociale et politique, sur les institutions et notamment sur la civilisation spirituelle des Roumains a été décisive. C'est à elle que nous devons, ni plus ni moins, l'existence de notre premier État moderne, constitué sous l'égide du Second Empire français. Plus généralement parlant, notre modernité, qui avait fait de la Roumanie le pays le plus européen des Balkans, fut aussi d'inspiration éminemment française.

Nonobstant, le poids et le volume de cette influence furent tels, qu'entre-les-deux-guerres, moment de son essor maximum, le processus en question commençait à éveiller des inquiétudes. Par exemple, le futur Benjamin Fondane, à l'époque où il était encore le poète d'expression roumaine Barbu Fundoianu, faisait déjà état du fait que, « du point de vue culturel, nous sommes une colonie de la France ». De son côté, Mircea Eliade, dans la préface à sa propre traduction d'*'Un uomo finito'*, de Giovanni Papini, invitait ses compatriotes à fréquenter plus assidument la littérature italienne, afin de s'affranchir de la « tyrannie de la Bibliothèque française ». Enfin, le Transylvain Lucian Blaga, philosophe et poète de souche expressionniste, distinguait deux sortes d'interaction entre les cultures : soit l'une, disons la dominante, exhorte une autre à devenir comme elle, soit, au contraire, encourage son destinataire à être lui-même. Quant à la Roumanie, son attrait vers la culture française relevait, selon Blaga, de la première catégorie, tandis que les stimuli de provenance allemande la poussaient en direction contraire.

Maintenant, quelques lustres plus tard, ces craintes et ces dilemmes nous semblent largement exagérés. Quelles qu'elles eussent été, fussent-elles de provenance française ou allemande, de teneur « autoritaire » ou « libérale », toutes les influences subies à l'époque par la culture roumaine jouèrent à sa faveur. C'est une évidence d'autant plus frappante si l'on songe à ce que la même culture a dû souffrir plus tard : des assauts,

pour ainsi dire, « acculturants » et, ce que pire est (car en histoire il y a toujours de place pour le pire), qui l'ont poussée *vers le bas*.

Pensons, pour commencer, à ce qu'il fut, à la suite de la Seconde Guerre Mondiale, la mainmise de l'empire soviétique sur les « nations captives » de l'Europe centrale et de l'Est, dont la Roumanie. Culturellement parlant, les occupants ne surent même pas, ou plutôt ne se donnèrent pas beaucoup de mal pour attiser la connaissance de l'héritage artistique et intellectuel russe (ce qui, bon gré mal gré, aurait apporté un certain profit aux occupés) ; au lieu de cela, leur souci prioritaire fut celui d'instaurer une religion politique que la plupart de la population rejettait et qui, par surcroit, arrivait dans sa variante la plus grossière et primitive, le « marxisme-léninisme » stalinien. Les sévices provoqués par ce genre de colonisation sont trop connus pour y insister, bien que leurs effets sont loin d'être complètement assouvis. Ce que je voudrais de toute façon souligner est que, pendant toute cette période d'« acculturation » idéologique, l'influence française est restée néanmoins vivante et active parmi nous. À en juger seulement par le degré de diffusion du français comme langue étrangère, de loin la première entre les Roumains, en dépit des efforts du régime d'implanter le russe depuis la maternelle et, avec lui, la « langue de bois » soviétisante au niveau de toute la société. Ou, sur un plan encore plus grave, rappelons-nous les intellectuels des années cinquante, condamnés à des lourdes peines de prison, rien que pour fréquenter la Bibliothèque française. La conclusion n'est qu'une : en ces moments dramatiques, en dépit de toutes les Cassandres, puiser aux sources de la culture françaises n'a guère cessé de nous aider à *rester nous-mêmes*.

Au présent, une nouvelle « acculturation » est en train de se produire en Roumanie, celle-ci en conditions de relative liberté et sans imposition violente, mais toujours vers le bas. Dans ma condition d'expatrié, mais qui revient souvent au pays natal, je me juge assez bien placé pour la constater et suivre. Son signe le plus évident est la perte vertigineuse de vitesse du français au profit de l'anglais, notamment parmi les jeunes, et à tel point que beaucoup d'entre eux, interrogés sur quelle langue étrangère parlent-ils, répondent sans hésiter : *English, of course* (avec le même aplomb qu'à leur âge nous déclarions : « Bien sûr, le français »).

Je ne crois pas dans la rivalité des langues et des cultures, et je n'ai jamais trop goûté la boutade : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, le Pas de Calais ». Cependant, le recul du français m'inquiète fortement dans la mesure où il constitue le symptôme d'une récession du paramètre humaniste dans la formation de l'homme contemporain (en commençant par le bannissement presque total de l'héritage classique – *Who killed Homer ?* –, dont la culture française avait auparavant été un gardien fiable). Pire encore, à son lieu s'installe la sous-culture (soi-disant « populaire ») américaine, ayant comme véhicule non pas la langue de Shakespeare ni celle de Faulkner, mais (au dire de Gabriel García Márquez) « l'anglais mal parlé ». Disons en passant que la mondialisation du *basic English, ce pidgin* à l'usage des ghettos et des affaires, est fort nocive jusque pour l'anglais, car, comme remarquait à son tour George Steiner, en coupant ses liens avec le monde latin et germanique, ce processus le rend de plus en plus provincial.

D'autant plus redoutable s'avère ladite situation pour les Roumains qui, arrivés en retard au banquet de la modernité, semblent disposés à en avaler même les restes. Ce

n'est pas donc étonnant que ces convives tardifs et goulus risquent une forte intoxication, dont les effets se font sentir avant tout au niveau d'un *néo-roumain*, attristant et comique à la fois. Où la publicité vous invite à « sauver votre temps » (*to save your time*) en achetant tel accessoire de cuisine ; où le gouvernement se vante d'avoir « implémenté » (*to implement*) telle autre mesure ; où, pour obtenir un *job*, vous êtes censé non pas de présenter bel et bien votre demande, mais d'« appliquer » (*to apply*) auprès d'une compagnie quelconque...

Apparemment anodine, la nouvelle « langue de bois » est au moins aussi dangereuse que l'antérieur langage de la propagande, parce que, en dissimulant son agressivité, elle est capable de neutraliser nos défenses. En présence d'une influence dont les injonctions à « être comme elle » s'insinuent au niveau subliminal, où chercher les moyens et les ressources pour « être soi-même » ?

La culture française pourrait encore une fois nous aider à les trouver, greffée sur le tronc identitaire roumain et en prêtant à notre quête les trajets universalistes qu'elle connaît si bien. Mais sera-t-elle capable de venir à notre secours, au milieu de l'actuelle « ère de l'insignifiance » qui, il faut le dire, l'affecte également ?

Souhaitons-le, ne serait-ce qu'en vertu de ce désir des poètes d'aller mourir à Paris, de mourir *de Paris*... Désir jamais éteint depuis que « Paris était bien le centre,/ vers qui, de la Baltique, des Carpates, de la plaine magyare,/ migraient tous les insomniaques du monde » (Dinu Flămând).

Université « Aristote » de Thessalonique

Bucarest-Paris, aller-retour

PETRE RĂILEANU

Dans le sixième tome de sa monumentale *Histoire de la poésie française*, consacrée au XX^e siècle, Robert Sabatier fait cette remarque : « mais il est vrai que les Roumains, choisissant des secondes patries et des langues autres que la leur ont honoré toute la littérature mondiale, en Espagne, en Italie, en Grande Bretagne, en Amérique Latine, étonnant phénomène ! » (592). Le domaine français, qui est celui de l'auteur, est illustré, pour le vingtième siècle, par Mircea Eliade, Eugène Ionesco, E. M. Cioran, Basil Munteanu, Vintila Horia, S. Gurian, Al. Cioranescu, C. Amariu, Luc Badescu, E. Turdeanu, Panaït Istrati, M. Ghyka, Stéphane Lupasco. Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Gherasim Luca, Ilarie Voronca, Claude Sernet et Pius Servien sont traités dans des chapitres à part. Et, avant eux, Anna de Noailles, Hélène Vacaresco, la princesse Bibesco. Dans le tome précédent l'auteur avait mentionné les œuvres écrites en français par Alexandru Macedonski, Alexandre Sturdza, Charles-Adolphe Cantacuzène, Julia Hasdeu. En effet, « étonnant phénomène », d'autant plus qu'il est encore plus étendu que l'éрудit Robert Sabatier ait pu croire. Car depuis d'autres noms se sont ajoutés à cette liste impressionnante : Miron Kiropol, Basarab Nicolescu, Paul Goma, Alexandru Papilian, Virgil Tanase, Dumitru Tsepeneag, Andrei Vieru, Matei Visniec. Et le phénomène ne semble pas être sur le point de s'arrêter.

Les racines de ce phénomène sont à chercher dans le dix-neuvième siècle qui voit naître ce qu'un historien contemporain appelle « le mythe français » (Boia 186-189) dans l'histoire des Roumains. Le modèle français est très présent dans tous les domaines, et les emprunts des mots du lexique français sont tels, que les linguistes parlent d'une « deuxième latinisation » pendant cette même période¹. Le français a supplanté le grec comme langue de culture (même si le grec apporta, dans les pays roumains, paradoxalement, le goût pour la culture française) et le costume oriental a cédé la place à la mode parisienne. Les élites du pays pensent et s'expriment en français, les Roumains sont les plus nombreux des étudiants étrangers en France et ceux qui « font le moins figure d'étrangers », nous communique avec légitime fierté l'auteur d'une excellente bibliographie franco-roumaine (Alexandre Rally). Après 1830 et dans un laps de temps très court, quelques décennies seulement, les pays roumains passent du féodalisme ottoman à la modernité occidentale. L'alphabet cyrillique est remplacé par celui latin, une nouvelle Constitution est adoptée en 1866, qui est une imitation de la Constitution belge (de 1831), et, en un seul mois de l'année 1865, le Code civil de Napoléon III est traduit, ratifié, mis en exécution. Non seulement les institutions, l'enseignement, la justice, l'esprit public en général subissent l'influence française, comme l'a montré il

y a un siècle Pompiliu Eliade dans son étude, mais la création littéraire suit elle aussi, généralement, les modèles français.

Ainsi, les écrivains du dix-neuvième siècle, à deux exceptions près – il s’agit de Nicolae Filimon et de Mihai Eminescu, formés à l’école allemande – sont de culture française et leur création en rende compte. L’option française est synonyme de modernité et on décèle souvent, dans une culture dont les contours sont déterminés par un modèle historique fracturé, une certaine urgence de synchronisation. Parfois, l’œuvre d’un seul écrivain témoigne d’une telle assimilation comprimée de styles, de courants, d’époques. C’est, par exemple, le cas du poète Alexandru Macedonski qui, à lui seul, assure le passage du romantisme au symbolisme et aux toutes dernières expériences poétiques, de Musset à Mallarmé, tout en revendiquant le statut de pionnier européen du vers libre. Alexandru Macedonski écrit aussi bien en roumain et en français et publie en Roumanie, en France et en Belgique.

La synchronisation est en effet le pari des avant-gardes, dont Macedonski est un des précurseurs. Synchronisme européen, mais aussi option pour l’ère industrielle et citadine, émancipation citoyenne, rationalisme, confiance dans le progrès et dans l’avenir. Les artistes qui ont adhérés aux mouvements d’avant-garde voulaient changer la vie et transformer le monde : ils ont commencé par leur propre vie. Les plus pressés ont adopté la solution la plus radicale : nombreux sont ceux qui se sont définitivement fixés dans la langue française et en France.

En 1921, le jeune Fundoianu – futur Fondane – décrit, avec un goût sûr de la provocation intellectuelle, l’évolution de la littérature roumaine tout au long du vingtième siècle du stade de *parasitisme* par rapport à la littérature française, à celui de colonie de la culture française. J’ai déjà essayé de placer dans un contexte plus large cette affirmation apparemment excessive de Fondane (« Le Grand Écart ») et je n’insiste plus. Il semble que cette formule de Fundoianu ait inspiré un autre concept invité dans le débat, celui d’auto-colonisation. Cependant, colonisation, fut-elle sans contrainte et acceptée de plein gré, suppose des structures de pouvoir et une position dominante. Or, il n’en est rien. L’on peut dire, de façon plus appropriée, que le français est un catalyseur qui a accéléré la formation de l’identité culturelle roumaine moderne. Par « le français » j’entends la langue française, bien sûr, mais aussi, dans différents degrés, la littérature, la pensée et la philosophie françaises, une certaine idée de l’état, des institutions, des formes, des codes. Le catalyseur « augmente la vitesse d’une réaction chimique sans paraître participer à cette réaction » (Dictionnaire Larousse). Un autre dictionnaire en ligne, technico-science.net, est encore plus explicite : « En chimie, un catalyseur est une substance qui augmente la vitesse d’une réaction chimique ; il participe à la réaction mais il ne fait partie ni des produits, ni des réactifs et n’apparaît donc pas dans l’équation-bilan de cette réaction. »

Il faudrait peut-être préciser que, en fait, la société roumaine n’a jamais pris une option totale et définitive pour la modernité, déchirée comme elle était et continue à l’être entre les valeurs d’une culture rurale centrée autour de l’orthodoxie, des traditions folkloriques, du fatalisme historique, de l’oralité et les prêcheurs du synchronisme européen, de la civilisation industrielle et citadine, de l’émancipation citoyenne, du rationalisme, du progrès et de l’avenir.

« Les écrivains roumains dans la culture française ». Jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale écrire en français ou élire – temporairement ou définitivement – domicile en France c'était à quelques exceptions près, dont celle notable de Ilarie Voronca, établi en France en 1933, une question d'option personnelle qui n'engageait pas une rupture avec le pays d'origine. Les auteurs concernés sont des aristocrates – Marthe Bibesco, Charles-Adolphe Cantacuzène, etc., des révolutionnaires qui ont besoin d'une scène mondiale, comme Tristan Tzara, ou le cas étonnant du prolétaire autodidacte Panaït Istrati, « le miraculé de la vie, sauvé par l'écriture » (Béhar), dont l'éveil à la littérature est soudain et directement en français. Cette période est extrêmement riche. Alexandre Rally, l'auteur de la *Bibliographie franco-roumaine*, a dénombré, jusqu'en 1930, non moins de 365 périodiques roumains en français, 6 700 titres de livres en français, dont presque 2 000 titres pour le seul domaine littéraire.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la situation change radicalement. Mircea Eliade, Virgil C. Gheorghiu arrivent en France, après Ionesco et Cioran. Ils seront rejoints plus tard par Vintila Horia, après quelques années passées en Italie.

En 1946, Mircea Eliade, arrivé depuis un an à Paris – où il va rester presque douze ans –, confronté avec la nécessité d'écrire dans une autre langue, même s'il ne s'agit « que » des essais ou de la prose scientifique, se pose cette question : « Mais que pourrais-je écrire d'autre dans une autre langue que je connais mal et qui se refuse à moi dès que j'essaie d'*imaginer*, de *réver*, de *jouer* ? » (*Fragments d'un journal* 18). Ilarie Voronca, le poète qui avait, lui, choisi de vivre à Paris, lui confesse qu'écrire dans une autre langue « C'est une véritable agonie » (*L'épreuve du labyrinthe* 115). La question se pose effectivement : Comment écrire dans une autre langue ? Une question qui nous révèle la nature profonde, ontologique de l'acte d'écrire. Car il ne s'agit pas tout simplement d'une translation mécanique d'un idiome à l'autre. Écrire dans une autre langue c'est se situer dans un système différent de références culturelles et historiques. Car une langue n'est pas seulement un véhicule, un lexique et une syntaxe, mais aussi une vision du monde. Écrire dans une autre langue c'est se situer dans cette autre vision du monde et parler de soi-même. Plus encore : une langue est une forme de solidarité de destin.

Ce processus est doublement profitable pour les deux langues, pour les deux cultures : dans la nouvelle, celle d'accueil, les écrivains roumains arrivent avec leurs particularités et une approche inédite de la langue ; pour la culture roumaine leur expérience est enrichissante, parce qu'ils auront vécu une pratique et une compréhension globale de l'univers et de l'existence.

Entre l'exil plaintif d'Ovide et la résolution de Dante d'accomplir son œuvre dans l'exil, Eliade choisit le deuxième. Pour lui, l'exil est une preuve initiatique qui mène au perfectionnement d'une personnalité et le pays natale, une géographie sacrée qu'il explore dans son œuvre de fiction. C'est cette même vision qu'on retrouve dans le roman de Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, Prix Goncourt en 1960. Cette œuvre est en quelque sorte une revanche contre la condition d'exilé, un retour symbolique au pays natale et, en filigrane, peut-être, une critique des valeurs de l'Occident : Ovide, le grand exilé sur les rives du Pont, finit par apprendre la langue du pays d'exil et se fondre dans la spiritualité de celui-ci.

Tous ces écrivains arrivent sur le sol de la culture française, absorbant et perméable, et le français s'avère un bon véhicule vers l'universalité.

Une deuxième vague d'immigration d'après-guerre se produit vers la fin de la sixième décennie et se poursuit jusqu'à la veille de décembre 89. Ce sont les rescapés du paradis communiste. Quelques-uns ont commencé à écrire en français, en franchissant le seuil d'une nouvelle aventure, d'autres ont continué à écrire en roumain et faire traduire leurs œuvres. Dans la première catégorie, rappelons les noms de Georges Astalos, Ilie Constantin, Petru Dumitriu, Rodica Iulian, Miron Kiropol, Oana Orlea, Maria Mailat, Alexandru Papilian, Edgar Reichmann, Sébastien Reichmann, Virgil Tanase, Dumitru Tsepeneag, Matei Visniec. Ont continué à écrire en roumain, malgré leur « enracinement » dans le sol français, C. Virgil Gheorghiu, Paul Goma, Bujor Nedelcovici, Dinu Flămând. Certains ont acquis la nationalité française, d'autres ont choisi le statut d'apatriides – Gherasim Luca en est un. Les uns et les autres nous amènent à considérer différemment le problème de l'identité. Dans les textes écrits en français, Ilarie Voronca donne une définition de cette nouvelle condition : de l'errance et de l'impermanence il fait le socle de son nouveau départ et de la déclinaison alternative des contraires, il construit une forme de permanence : « LE MÊME UN AUTRE UN AUTRE LE MÊME ». L'« apprenti fantôme » est son propre double qui apprend amèrement sa nouvelle condition, tout en s'employant à apprivoiser sa nouvelle vie, sa nouvelle langue et la mort :

Je n'ai pas encore rompu tous les liens
Avec l'être que je viens de quitter.
Je regarde en arrière comme quelqu'un
Qui veut se rappeler le chemin du retour.

Mais je suis si léger, si insouciant.
En même temps ici et ailleurs comme une circonférence
Dont tous les points sont à la même distance
D'un centre qui peut être partout et nulle part.

Les vies et les œuvres scindées des poètes, écrivains et artistes sont susceptibles d'attirer le risque d'un jugement partial ou, pire encore, celui de l'oubli : dans l'un ou l'autre pays ou dans les deux. Dans les deux cultures, ils sont privés de filiation : Ilarie Voronca, B. Fundoianu-Benjamin Fondane, Mihail Cosma-Claude Sernet, Tristan Tzara, Gherasim Luca sont les exemples les plus proéminents d'une série plus longue.

NOTE

¹ Les néologismes d'origine française entrés dans la langue roumaine après 1830 représentent selon les spécialistes 39% du lexique roumain (cf. Maneca).

BIBLIOGRAPHIE

- Béhar, Henri. « La présence et le rôle des écrivains roumains de langue française ». *Le rameau d'or : L'Avant-garde roumaine*. Texte critique, notes et bibliographie de Petre Raileanu. 2 (1995) : 122-129.
- Boia, Lucian. *Istorie și mit în conștiința românească [Histoire et mythe dans la conscience roumaine]*. București : Humanitas, 2005.
- Eliade, Mircea. *Fragments d'un journal*. Paris : Gallimard, 1973.
- . *L'épreuve du labyrinthe*. Entretiens avec Claude-Henri Roquet. Paris : Pierre Belfond, 1978.
- Eliade, Pompiliu. *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*. Paris : Librairie Ernest Leroux, 1898.
- Fundoianu, B. *Imagini și cărți din Franța [Images et livres de France]*. Bucarest : Socec, 1921.
- Maneca, Constant. *Lexicologie statistică romanică [Lexicologie statistique des langues romanes]*. București : Éditions de L'Université de Bucarest, 1978.
- Raileanu, Petre. « Le Grand Écart ». *Fundoianu/Fondane et l'avant-garde*. Éds. Petre Raileanu et Michel Carassou. Paris : Fondation Culturelle Roumaine et Paris-Méditerranée, 1999. 7-22.
- Rally, Alexandre et Getta Hélène Rally. *Bibliographie franco-roumaine*. Préface de M. Mario Roques. 2 tomes. Paris : Librairie Ernest Leroux, 1930.
- Sabatier, Robert. *Révolutions et Conquêtes*. Paris : Albin Michel, 1982.